

VIGER, Jacques, *Néologie canadienne (manuscrits de 1810)* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998), 316p. Édition avec étude linguistique de Suzelle Blais.

Claude Poirier

Volume 55, numéro 2, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/010386ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/010386ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, C. (2001). Compte rendu de [VIGER, Jacques, *Néologie canadienne (manuscrits de 1810)* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998), 316p. Édition avec étude linguistique de Suzelle Blais.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(2), 303–306. <https://doi.org/10.7202/010386ar>

présente un nationalisme « québécois » par nature moderne, « normal » et ouvert à la diversité.

Le livre contient néanmoins quelques lacunes. Premièrement, le titre est trompeur. Il n'est pas question des nationalismes présents au Québec, mais bien de l'évolution du nationalisme canadien-français devenu québécois à la faveur de la Révolution tranquille. Deuxièmement, aucun article n'aborde les anglophones. Il s'agit-là d'une omission constante dans l'historiographie québécoise d'expression française. En fait, seuls Gérard Bernier et Daniel Salée les mentionnent dans une demi-page. Et encore, ce n'est que pour les dénoncer comme étant les vrais ethnicistes de la décennie 1830. Troisièmement, aucun texte ne porte sur le nationalisme canadien partagé par certains Québécois. Pierre Elliott Trudeau devient une cible pour plusieurs, mais personne ne l'aborde en lui-même. Les auteurs ne peuvent empêcher que leur texte ait un ton méprisant pour ceux qui nourrissent une vision nationale ou un nationalisme différent de celui qui constitue actuellement la norme. Par exemple, Guy Rocher mesure Daniel Johnson fils à l'aune du père. Il ne peut cacher son mépris envers le fils qui n'a pas compris le nationalisme du père. Son constat n'est valide que dans la mesure où seule la vision du père est valable, légitime et correcte. Bref, le lecteur a l'impression que si la nation est devenue pluraliste, il n'y a encore qu'une seule manière valable d'être Québécois : c'est d'adhérer au nationalisme québécois ambiant.

En définitive, l'ouvrage de Sarra-Bournet mérite d'être lu. Quiconque s'adonnera à cette lecture pourra mieux comprendre à la fois l'évolution du nationalisme « québécois » à travers les deux derniers siècles et le nationalisme actuel.

MICHEL DUCHARME
Département d'histoire
Université McGill

VIGER, Jacques, *Néologie canadienne (manuscrits de 1810)* (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1998), 316 p. Édition avec étude linguistique de Suzelle Blais.

La publication du texte intégral de la *Néologie canadienne* de Jacques Viger était attendue depuis longtemps. La Société du parler français au Canada (SPFC) en avait donné une première édition en 1909-1910, mais on avait cru bien faire à l'époque en reconstruisant un texte à partir des deux versions que Viger en avait laissées. André Lapierre, qui signe la préface du

livre de Suzelle Blais, a tout à fait raison d'écrire que ce travail d'édition représentait un défi particulier. Blais avait, en 1982, préparé une première version de la *Néologie canadienne* qui corrigeait les nombreuses erreurs et lacunes de la SPFC. Elle avait alors privilégié la seconde version, mais en retenant tous les passages de la première qui n'y figuraient pas; l'ordre alphabétique, dont Viger s'était peu soucié, avait en outre été restitué.

La solution adoptée par Blais dans la nouvelle édition est beaucoup plus satisfaisante : les deux versions ont été reproduites l'une à la suite de l'autre, sans en modifier l'ordre des articles. Rien n'en a été retranché, même les mots raturés étant signalés au passage. L'apparat critique donne toute confiance au lecteur sur le sérieux du travail effectué et la pertinence des interventions. Le texte de la *Néologie canadienne* est complété, dans des appendices, par des listes de mots et d'expressions constituées par Viger lui-même ou qui lui ont été remises par Ross Cuthbert. Blais demeure muette sur les rapports des deux hommes qui paraissent avoir été étroits, si l'on en juge par la nature des notes transmises par Cuthbert, mais dont les noms sont associés à des partis politiques adverses (parti canadien pour Viger, parti britannique pour Cuthbert, d'après le *Dictionnaire biographique du Canada*, 8 : 1012; 9 : 206-207).

Blais accompagne son édition d'une étude linguistique dont la plus grande partie porte sur le lexique recensé par Viger. Chacun des mots présentant un écart par rapport au français de France, qu'il figure en vedette ou dans un commentaire, est étudié du point de vue de ses origines. Blais fait en outre la liste de ceux dont l'apparition dans ces manuscrits constituerait une première attestation dans l'histoire du français.

Cette partie du livre n'est pas inutile, mais elle est appelée à vieillir rapidement. Aussi est-on en droit de regretter que Blais n'ait pas plutôt prolongé son travail d'éditrice. Le texte de Viger méritait, en fait, une véritable analyse de discours pour qu'on en comprenne bien la signification et la portée. Il aurait fallu situer dans son contexte ce manuscrit que l'auteur a rédigé alors qu'il n'avait que 23 ans et qui a sans doute été élaboré dans un climat d'échanges avec ses amis (par exemple Michel Bibaud). Quel était l'objectif de Viger? Pourquoi a-t-il réécrit une partie de son lexique dans des cahiers distincts? Pourquoi enfin a-t-il laissé en plan un travail auquel il s'était manifestement consacré avec enthousiasme?

Ces questions sont à peine abordées par Blais et les interprétations qu'elle avance ne convainquent pas. Par exemple, elle insiste sur l'orientation soi-disant puriste de Viger qui aurait même, selon elle, cédé au sarcasme... Le titre complet du manuscrit de Viger est déjà une première

mise en garde contre une telle conception : *Néologie canadienne ou Dictionnaire des mots créés en Canada & maintenant en vogue ; des mots dont la prononciation & l'orthographe sont différentes de la prononciation & orthographe françaises, quoique employés dans une acception semblable ou contraire ; et des mots étrangers qui se sont glissés dans notre langue*. Rien dans ce titre ne dénote la moindre intention de régenter l'usage, contrairement à ce que l'on observera par la suite avec Thomas Maguire (1841), Jules-Fabien Gingras (1860) et leurs successeurs qui partent à la chasse aux « locutions vicieuses », aux « fautes », etc. Cela ne signifie pas que Viger ne s'interroge pas sur la norme, mais son approche est aux antipodes de celles des puristes. Il s'intéresse au parler campagnard, il multiplie les exemples, il commente la variation géographique, précise à l'occasion les niveaux de langue, et surtout il apporte un grand soin à la définition des mots. À propos de *graffigner*, il écrit : « Je crois qu'il y a cette différence entre *graffigner* et *égratigner*, que l'égratignure peut se faire avec toute autre chose que les ongles, — une épingle par exemple, au lieu que par *égratignure* nous n'entendons que la blessure faite avec les ongles. » Pour ces raisons, Viger doit être considéré comme le précurseur d'Oscar Dunn et de Sylva Clapin dont les glossaires, publiés trois quarts de siècle plus tard, ont marqué la naissance d'une véritable lexicographie canadienne-française.

L'extrait que nous venons de citer contient un autre indice révélateur : le mot *nous*. Dans plusieurs articles, Viger se met au nombre de ceux qui emploient le canadianisme. Ou encore, il signale que le mot a cours dans la bonne compagnie (par ex. en parlant de *paré*). Blais suggère (p. 17) que Viger a été frappé par l'écart qui aurait existé « entre le langage des gens instruits et celui de la majorité de ses compatriotes » ; cet écart existait sans doute mais, à la lecture du texte de Viger, nous observons qu'il souligne plutôt le fait que les gens instruits parlent souvent comme le peuple, observation qui reviendra constamment dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

La lecture de la *Néologie canadienne* à la lumière des notes que Viger avait accumulées, des propos sur la langue que tiennent les principaux érudits de l'époque et des réactions que suscitera la publication du *Manuel des difficultés* de Maguire invitent à une analyse fort différente de celle que propose Blais. Mais on ne peut pas nier que Viger se soit questionné sur la légitimité des mots propres aux Canadiens, dont il ne connaissait manifestement pas les origines, pas plus d'ailleurs que Michel Bibaud. Cette réflexion a pu engendrer la remise en cause des objectifs de son dictionnaire qui, il est vrai, accorde plus de place à la question de la norme dans la seconde version du manuscrit. En somme, il n'est pas impossible que l'auteur soit devenu per-

plexe quant à la poursuite d'un projet dans lequel il avait mis beaucoup de cœur mais dont l'orientation ne lui apparaissait plus évidente.

CLAUDE POIRIER

*Département de langues, linguistique et traduction
Université Laval*

VILLENEUVE, Lynda, *Paysage, mythe et territorialité. Charlevoix au XIX^e siècle : pour une nouvelle approche du paysage* (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval/Les Éditions de l'IQRC, 1999), xii-336 p.

Ce livre combine deux approches très différentes de l'étude du paysage de Charlevoix au cours du XIX^e siècle. D'une part, Lynda Villeneuve analyse les représentations picturales de la région. D'autre part, elle reconstitue, à l'aide des recensements nominatifs de 1831, 1852 et 1871, les données socio-économiques des paroisses concernées. En comparant les deux genres de documentation, elle conclut à la divergence marquée entre la vision promue par chaque source. D'après elle, malgré les signes de « modernité » qui apparaissent dans l'économie locale, c'est-à-dire dans les recensements, la représentation esthétique est toute différente : « Charlevoix devient alors un espace folklorique, isolé et marginal, figé dans des pratiques sociales et économiques du XVII^e siècle, image du paysage idéal du Québec, hérité directement de la Nouvelle-France. » (p. 2)

L'auteure considère les représentations du paysage sous deux angles majeurs : d'abord, elle fait une analyse quantitative des thèmes iconographiques. D'un tableau à l'autre, les activités hors du milieu rural et les personnes n'apparaissent guère. L'agriculture, les montagnes, les forêts et l'hydrographie représentent les thèmes les plus prisés. Villeneuve propose une explication plutôt traditionnelle des tableaux, selon leur contexte historique et la biographie des artistes, et selon leurs antécédents artistiques. Elle décèle en particulier l'influence des approches esthétiques de l'école paysagiste ainsi que du romantisme sur les peintres presque tous originaires du Royaume-Uni. Notons qu'elle tient également compte des récits de voyageurs qui ont décrit le paysage charlevoisien.

Dans un deuxième temps, l'auteure relate les développements économiques que révèlent les recensements du XIX^e siècle. Il s'agit, selon elle, d'« une société très mobile sur le plan socio-économique, qui a profité de toutes les occasions offertes pour assurer son maintien et sa reproduction » (p. 97). Au XIX^e siècle, « une socio-économie caractérisée par une plu-